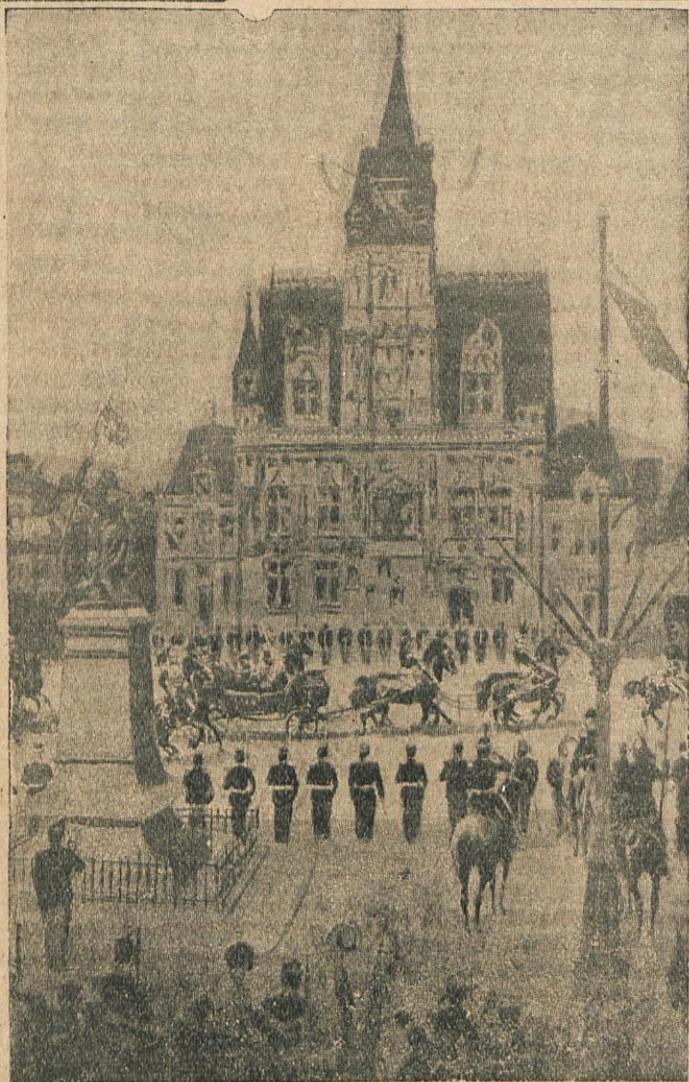


N° 149

Prix : 1 fr. 20

Belgique : 1 fr. 50



A Compiègne, une nouvelle réception officielle eut lieu...

(p. 4694)

C. I.

LIVRAISON 595

— Mabel, apportez-moi le somnifère, je vous prie, dit Amy avec le désir évident de le prendre sur le champ; mais lorsque Mabel approcha le verre de ses lèvres, elle fit un léger mouvement de recul et dit brusquement: « Je n'en veux pas! »

— Remportez ce verre, dit Wells.

Il éprouva une certaine satisfaction en pensant qu'Amy n'avait pas voulu absorber le soporifique, car il avait lui-même une grande répulsion pour tout ce qui était narcotique et anesthésique. La servante apporta une chaise près du lit :

— Comme cela, vous serez mieux, monsieur Wells, dit-elle.

Il la remercia d'un signe de tête.

— Je vais descendre pour voir si je ne peux pas me rendre utile en bas, dit-elle avant de sortir.

Amy referma les yeux. Sa respiration redevint courte et oppressée. Wells, involontairement, respirait au même rythme qu'elle.

Il resta un temps indéfinissable auprès d'elle..., épiant la moindre altération de ce souffle imperceptible. Puis, soudain, bouleversé par un affreux sentiment de terreur, il bondit vers la porte et appela la bonne qui accourut aussitôt.

— Appelez le médecin tout de suite, ordonna-t-il et sa voix retentit avec une force telle qu'il en fut lui-même effrayé. Il se retourna et vit qu'il avait fait sursauter la malade.

Elle considéra James avec des yeux épouvantés. Celui-ci s'approcha timidement du lit.

— Viens à mon secours, l'entendit-il proférer.

Il passa son bras autour de la taille si frêle et l'appuya contre soi; il redoutait maintenant de voir arriver le grand malheur.

La respiration de la malade devenait plus pénible de

minute en minute. Bientôt ce ne fut plus un souffle, mais un râle.

James suivait avec effroi les progrès du mal.

Enfin, le docteur arriva. Il fit comprendre à Wells qu'il lui fallait laisser la malade et retirer son bras.

Avec d'infinies précautions, James la fit se glisser entre ses couvertures.

Amy rouvrit les yeux et lui adressa un regard de reconnaissance.

Un long soupir rauque sortit de sa poitrine et elle se raidit convulsivement.

— Faites quelque chose, docteur, elle se meurt, s'écria James Wells en proie à une terreur insurmontable.

Le docteur s'approcha vivement.

— Attention! dit-il à haute voix pour prévenir la malade de sa présence.

Puis il se pencha sur elle.

Il l'ausculta et écouta le rythme de ce cœur dont les pulsations devenaient plus faibles de seconde en seconde et qui, tout à coup, s'arrêta.

Le médecin se tourna lentement vers Wells et, d'une voix lente et grave et lui dit :

— Ses souffrances viennent de prendre fin. Elle est morte!

L'angoisse horrible qui rongait l'âme de Wells fit place tout à coup à une idée de vide non moins épouvantable.

Il s'arrêta net dans son mouvement.

Hagard, il se tourna vers le visage d'une pâleur de cire de cette femme avec laquelle il avait partagé une courte période de son existence. Mais cette courte période de vie en commun, qui avait arraché Amy Nabot à son existence pleine d'aventures et de tristesses, l'avait attaché à cette femme par un lien indissoluble.

Son ardent espoir qu'elle trouverait enfin dans son amour, la paix et la douceur de vivre après une existence d'égarements et d'angoisses, ne s'était pas accompli. Elle venait de trouver son salut dans une mort qui effaçait toutes ses erreurs, toutes ses haines, toutes ses fautes.

CHAPITRE DLXX

AU FOND DU DESESPOIR...

La pauvre Amy était morte et James Wells ne parvenait pas à maîtriser sa douleur. Inconsolable, le malheureux jeune homme se laissait aller au désespoir, malgré les encouragements qui lui prodiguait son ami Réginald.

Dès l'aube, en effet, celui-ci était arrivé dans la chambre de la morte et avait trouvé son ami prostré au pied du lit. Il avait tenté de l'arracher de là et y était parvenu non sans peine ; puis, tandis qu'il exigeait de James qu'il prit du repos, il s'était occupé lui-même des formalités à remplir pour l'ensevelissement de la dépouille de la malheureuse jeune femme qu'ils avaient espéré arracher à la mort grâce à cette croisière.

Hélas ! la mort ne s'était pas laissé arracher sa

proie ; mais les deux jeunes hommes avaient conscience d'avoir fait l'impossible pour sauver la pauvre Amy...

Et comme Wells ne pouvait réprimer sa douleur, son ami lui avait dit :

— Calme-toi ; nous savions que c'était là une chose inéluctable, nous lui avons tout au moins donné une dernière joie ; pense combien elle fut heureuse pendant quelques jours, si heureuse que nous avons cru qu'elle revivait enfin ; mais, hélas ! c'était un feu d'artifice vite éteint, les étincelles finales...

— Oui, je sais, je sais, disait Wells ; mais cela ne me console pas ! Je l'aimais tant ; tu ne peux savoir combien je lui étais attaché... Je ne sais comment je vais recommencer ma vie, maintenant...

— Allons, courage, tout ce qui est vivant, oublie ; tu es trop jeune pour ne pas obéir à cette loi générale ; tu referas ta vie...

— En attendant, je n'ai pas le courage de rentrer chez moi... J'avais fait tant de préparatifs pour vivre à deux, là-bas, qu'il me sera odieux de m'y trouver seul...

— Cela, je le comprends parfaitement ; mais pour quoi y retourner. Donnez des ordres à Mabel, qui s'arrangera avec l'intendant pour la garde du château ; nous repasserons par Paris où quelques affaires me réclament puis, si vous le voulez bien, nous repartirons autour du monde... La vie d'un globe-trotter, vous le savez, ne manque pas d'imprévu et même d'heures très dures, c'est seulement en courant le monde que vous oublierez le poignant souci dont votre âme est pleine ce soir...

— Hélas ! soupira James Wells.

Le lendemain, les deux amis accompagnèrent Amy, à sa dernière demeure, un petit cimetière fleuri, tout plein de gazouillements d'oiseaux, de cris d'insectes et, dans ce décor irréel, dans cette nature exubérante, nul ne pouvait penser à la mort... sinon, ceux dont la mort

avait emporté l'être qui était leur raison de vivre... Le pauvre explorateur était de ceux-ci...

Dans ce jardin fleuri de roses, dans cet éden, tout parlait de la Vie, bien plus que de la Mort...

Entre les tombes, qui n'avaient rien de sépulcral, des enfants jouaient, des femmes turques riaient et caquetaient, tout en mangeant de ces friandises orientales qui ne se fabriquent que dans les harems...

James Wells ne pouvait, malgré tout, oublier que celle qu'il avait tant aimé n'était plus qu'un cadavre, enseveli maintenant, sous les fleurs... Et ce ver rongeur empoisonnait son existence...

Chaque jour, il revenait au cimetière ; il s'asseyait au bord de la tombe et rêvait...

Enfin, un soir, Réginald Bury lui dit d'un ton ferme :

— Ami, nous appareillerons demain pour la France...

James Wells leva les yeux sur lui ; on eut dit qu'il n'avait pas compris ce que venait de lui dire son ami.

— ... pour la France ! répéta-t-il d'un air égaré.

— Mais oui, répondit Réginald ; il est temps que nous rentrions. Puis, nous pourrons repartir et j'espère bien que tu parviendras à reprendre du goût à la vie...

— Jamais ! jamais ! répondit James Wells, laissant tomber sa tête dans ses mains... Jamais plus...

Réginald ne jugea pas utile de discuter ; il espérait que le voyage, l'action, suffiraient à faire oublier ses déboires au malheureux garçon et il savait aussi que les consolations verbales sont inopérantes, lorsqu'il s'agit d'une grande douleur.

Le lendemain, le « Glory » quitta le port de Constantinople.

Lentement, il traversa de nouveau la Méditerranée, s'arrêta à Athènes et cingla vers Trieste. Mais là, le navire ne put aborder : la ville était en révolution et la

police autrichienne mettait tous les navires en quarantaine.

Les deux anglais reprirent leur route et contournèrent la péninsule italique pour ne plus s'arrêter qu'à Marseille.

Quelques jours plus tard, ils arrivaient à Paris, juste à temps pour assister aux fêtes du centenaire de Victor Hugo.

.. .. .

Les fêtes du centenaire furent grandioses.

De tous les coins du monde, les admirateurs du grand poète national étaient accourus.

Elles commencèrent par une cérémonie officielle au Pathéon, cérémonie à laquelle avaient été conviés le corps diplomatique, les grands corps de l'Etat, les représentants de tous les ministères et de toutes les grandes administrations, les membres du Parlement et les représentants de la Ville de Paris.

On inaugura ensuite le monument érigé place Victor-Hugo et, au Sénat, on fixa une plaque commémorative sur le pupitre faisant face au fauteuil que le Maître avait occupé jusqu'à sa mort...

L'après-midi, les édiles parisiens recevaient à l'Hôtel de Ville les délégations étrangères. Ce fut là que se rendirent James Wells et Réginald Bury, en compagnie des attachés anglais et de plusieurs de leurs compatriotes.

La municipalité avait fait des merveilles ; les salles étaient admirablement décorées et un programme très artistique fut exécuté par les meilleurs comédiens dont s'honore Paris...

Le soir, la grande salle de la Comédie-Française était resplendissante de lumière ; on donnait les *Burgraves* et le Tout-Paris avait tenu à honneur de venir applaudir l'œuvre du maître.

Dans les loges, on commentait l'œuvre, on rappelait les débuts...

— Comme nous sommes loin de 1830, disait Jacques Valbert qui, aux côtés de Léone d'Harcourt et de quelques journalistes de ses amis, se tenait dans une avant-scène... Quand on pense à ces trente représentations qui soulevèrent Paris, il semble extraordinaire qu'un seul homme ait pu engager une telle bataille contre le public et contre le pouvoir...

— Oh ! il n'était pas seul, dit Léone d'Harcourt, tant s'en fallait. Théophile Gautier était son lieutenant et tous les jeunes de cette époque, artistes, sculpteurs ou peintres, poètes de toute catégorie, se joignaient à lui, pour son triomphe...

— Sans doute, mais Charles X avait mis son veto à la représentation de « *Marion Delorme* ». Le monarque redoutait l'influence sur le peuple de certains vers subversifs. D'ailleurs, en compensation, il offrait au poète une pension que celui-ci refusa. Ce fut alors, que Taylor accepta « *Hernani* », pour remplacer cette pièce. Mais nouvel avatar, le rapporteur signé par le surintendant des théâtres concluait que cette pièce était un tissu d'extravagances et le ministre émit cette opinion : « C'est stupide ! »

— Et cependant la pièce fut jouée !...

— Oui, tout en exigeant quelques remaniements dans les passages jugés « dangereux », on n'osa pas interdire la pièce. Elle fut jouée pour la première fois le 25 février 1830 et cette date est mémorable dans les annales littéraires du XIX^e siècle. En aucun temps, en aucun pays, jamais une fièvre semblable, pour un tel mo-

tif, se prolongeant pendant trente jours, trente représentations, ne s'était emparée des cerveaux.

« La jeunesse romantique était pleine d'ardeur. Fanatisée par la préface de Cromwell, elle s'enrégimenta par petites escouades, dont chaque homme portait fièrement le petit carré de papier rouge timbré de la griffe « Hierro ».

« Ces jeunes gens se distinguaient aussi par leur vêtue ; ils ne ressemblaient, certes pas, à de parfaits notaires, mais leur costume qui dénotait la fantaisie du goût individuel, et le juste sentiment de la couleur, était certainement plus artistique. Le gilet rouge de Théophile Gautier, le satin, les velours, les parements de fourrure étaient plus esthétiques que l'habit noir à queue de morue... Même les feutres mous, les vareuses de velours des rapins, pas assez riches pour réaliser leurs rêves vestimentaires étaient, à coup sûr, plus élégants que le chapeau en tuyau de poêle et le vieil habit à plis cassés des vieux habitués de la Comédie-Française, qui protestaient contre l'invasion de ces jeunes barbares.

— Avez-vous lu le portrait que fit Mme Victor Hugo, de Théophile Gautier ? demanda l'un des journalistes.

— Non, comment le décrivait-elle ?

— Ecoutez : « On se montrait avec horreur, dit-elle, M. Théophile Gautier dont le gilet flamboyant éclatait sur un pantalon gris tendre orné, au côté, d'une bande de velours noir, et dont les cheveux longs s'échappaient d'un chapeau à larges bords...

« Et elle ajoute, non sans ironie :

« L'impassibilité de sa figure régulière et pâle, et le sang-froid avec lequel il dévisageait les gens des loges, démontrait à quel degré d'abomination et de désolation le théâtre était tombé !... »

— C'est un morceau admirable, dit Léone, mais par-

lez-nous de la représentation, car nous avons encore un bon moment avant le lever du rideau.

En effet, les portes avaient été ouvertes au public très longtemps avant l'heure, de sorte que les journalistes pour ne pas manquer la représentation s'étaient installés des tout premiers...

Répondant donc à l'invitation de sa charmante « confrère », Jacques Valbert reprit :

« La représentation fut un triomphe et, le lendemain, la presse, toute la presse paraissait frappée de stupeur. Le « Constitutionnel », écrivait d'un ton de mauvaise humeur : « Hernani est devenu le signal et le drapeau des ligueurs qui se sont, hier exercés en champ clos. Si, par hasard, ou par miracle, quelqu'un a pu entrer dans l'enceinte, visière baissée, force lui a été de se renfermer dans le silence et l'inaction. Les chevaliers hernaniens, dans le cas contraire, l'eussent aussitôt réduit à néant. » Et d'autres avouaient que c'était un succès...

« Pour plus d'éclat, tous les théâtres s'empressèrent de donner des parodies plus ou moins réussies. Au Vaudeville, on donna « Arnali, ou la Contrainte par cor », qui finissait pas ce couplet :

« Si quelqu'un disait ici
« Que l'auteur qui fit Hernani
« Est un homme sans talent,
« On répondrait à l'instant
« Oh ! que nenni !

— Ne vous semble-t-il pas étrange, que de telles lutes aient pu avoir lieu, dans ce théâtre ? demanda en souriant un jeune chroniqueur...

— Si, vraiment, riposta Valbert. Cela me paraît très

étrange, en effet. Il faut que nous nous disions que les romantiques étaient d'autres hommes que nous-mêmes... Que voulez-vous, lorsque je pense à Chateaubriand, à Balzac, à Victor Hugo et même à cet énorme Alexandre Dumas, je ne puis m'imaginer que nous sommes leurs descendants indignes... J'ai beau regarder autour de nous, je n'aperçois pas un homme qui puisse soulever une telle révolution...

— Faute des temps, riposta Léone d'Harcourt. Les activités se sont déplacées, voilà tout... Dans le domaine politique, il y a des hommes qui sont de taille égale... Je crois que la littérature, l'art, étaient un exutoire aux passions sociales de nos devanciers, parce qu'il était impossible — sous Charles X — de se jeter dans la bataille politique...

— Sans doute, avez-vous raison... Mais voici le rideau...

Toute la salle écouta dans un silence recueilli et presque religieux le premier acte, admirablement joué par Mme Segond-Weber, Paul Mounet, splendide en Magnus, Mounet-Sully, majestueux Job, et Silvain, inoubliable dans sa défroque de mendiant...

Puis, à l'entr'acte, dans les couloirs, au foyer, les conversations reprirent de plus belle.

On croisait des jeunes gens, à l'allure de rapins, qui, certes, n'eussent pas été déplacés lors des batailles d'Hernani et qui devaient avoir tout autant d'enthousiasme que les romantiques...

Dans tous les coins, l'on entendait évoquer mille anecdotes...

Quelle vie, en effet, fut plus féconde en incidents que celle de l'admirable poète, qui connut tous les succès, mais aussi toutes les luttes... Ah ! ce ne fut pas de lui que l'on put dire, qu'il avait « vaincu sans péril »...

C'est, comme l'a écrit Paul de Saint-Victor, l'hon-

neur de Victor Hugo d'avoir grandi dans l'orage. Sa gloire fut tissée d'insultes autant que d'acclamations. C'est lui qui, avec « Hernani », planta le premier sur la scène le drapeau de la liberté dans l'art. Ce que le « Cid » fut pour le théâtre classique, « Hernani » le fut pour le théâtre moderne : une révolution et une renaissance. Lorsqu'il surgit en 1830, il s'agissait de renverser la fausse tragédie classique que Corneille avait faite de marbre et que ses successeurs avaient refaite en plâtre. « Hernani » fit d'un seul coup s'écrouler les trois unités. Une armée de personnages, originaux et vivants, violents et superbes, fantasques et lyriques, d'allures étranges et pittoresques, vinrent prendre la place de personnages incolores. Ce que cette révolution réduisit à néant, c'est la tragédie de pacotille, la comédie de convention et de lieux communs, la rhétorique, singeant l'éloquence. On a souvent comparé les romantiques aux barbares et les premiers peuvent accepter la comparaison. De même que l'herbe ne repoussait plus là où avait passé le cheval d'Attila, de même, là où passa le drame de Victor Hugo, les chardons et les fleurs artificielles du faux style classique ne repoussèrent pas. Et il s'ensuivit une renaissance magnifique.

D'ailleurs s'accordant avec la révolution littéraire, survint une révolution politique : Charles X n'était plus le monarque libéral qui, au début de son règne avait dit : « plus de censure, plus de haliebardes ! » On le remplaça par Louis-Philippe.

Et « Marion Delorme » put reparaître sur la scène. Et les polémiques reprirent de plus belle, sans toutefois atteindre à la violence de celles qui avaient suivi « Hernani ».

Puis, ce fut au tour du « Roi s'amuse » d'être vigoureusement sifflé. Cette pièce, disaient certains « outrageait la morale publique, portait atteinte aux bonnes

mœurs, était indécente, immorale... » Et les représentations furent suspendues.

Victor Hugo s'adressa aux tribunaux ; mais comme on pouvait s'y attendre, le tribunal statua en faveur du gouvernement.

Enfin, « Lucrèce Borgia », jouée superbement par Mlle Georges et Frédérick-Lemaître, fut un succès véritable, qui fut suivi par un autre, celui de « Marie Tudor ». Deux ans plus tard, après des vicissitudes diverses avec des pièces de moindre importance, Victor Hugo donnait « Ruy Blas », qui n'eut que cinquante représentations, de même que « les Burgraves », cette superbe épopée, qui plaçait à l'apogée le génie de l'auteur. Et, cependant la persécution ne désarma pas et ce fut toujours entre les ricanements et les quolibets, agrémentés de discussions et de coups de poings que se poursuivirent les représentations.....

Mais Victor Hugo fut un aussi puissant poète qu'un dramaturge et un romancier extraordinaire. Puis, élu député de Paris, en 1849, il fonda le journal l'« Evénement », dans lequel il défendit la liberté d'enseignement, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la loi sur la déportation.

Mais quand advint le coup d'Etat de 1852, ce fut l'exil...

Sa tête était mise à prix ; ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put quitter Paris pour se réfugier en Belgique d'abord, à Guernesey, ensuite.

Aussitôt, il se mit à écrire « Histoire d'un Crime », puis « Napoléon-le-Petit ». « Les Misérables », œuvre immense, fut terminée à Guernesey. Il fut, en même temps, traduit dans toutes les langues. Jamais œuvre ne fut plus populaire. Puis vinrent les autres œuvres, toutes acceptées avec la même joie par un public chaque jour plus étendu...

Mais Victor Hugo eut à soutenir des luttes non seulement dans sa vie publique, mais il fut aussi terriblement frappé dans sa vie privée.

Dès 1843, sa fille Léopoldine, mariée depuis cinq mois à peine à Charles Vacquerie, son collaborateur, mourait en Seine, à Villequier. Charles Vacquerie, très bon nageur, se fut sans doute sauvé, s'il eut été seul : mais il ne voulut pas abandonner sa jeune femme et ils périrent tous les deux.

Puis ce fut le tour de son fils Charles, mort subitement, en laissant deux enfants : Georges et Jeanne, dont le grand-père se chargea.

De nouveau, le malheur le frappa : son second fils François, mourut, lui aussi, après une longue et douloureuse maladie.

Ainsi, le magnifique vieillard, dont la dernière œuvre fut « l'Art d'être Grand-père » vit s'effeuiller, peu à peu, autour de lui, toutes les affections de sa vie.

Quand il mourut, d'un refroidissement qui l'emporta en quelques jours, le bruit se répandit d'un bout à l'autre de Paris, avec une rapidité étonnante. L'émotion fut profonde et chacun suivit les funérailles grandioses que lui fit le Gouvernement...

Derrière le char des pauvres, voulu par le grand poète, de l'Arc de Triomphe, au Panthéon, une foule immense et recueillie, l'humanité qui pense, toute entière, fit cortège à la dépouille mortelle de celui qui partait après avoir donné au monde l'œuvre la plus pure et la plus belle.

.....

C'étaient tous ces souvenirs qu'évoquaient, ce soir-là, pendant les entr'actes de la représentation des Bur-

graves tous ceux qui s'étaient donné rendez-vous pour commémorer la mémoire du poète.

Et, perdus dans la foule, oublieux d'eux-mêmes, tous les héros de notre histoire, faisaient un retour vers les malheurs de l'immortel Hugo et oubliaient, un instant, leurs tribulations personnelles...

Ainsi, toujours, si le malheur des uns ne guérit pas celui des autres, la certitude que, dans le monde, une part de malheur est réservée à tous, et d'autant plus grande que celui qui doit la porter est plus grand, cette certitude d'une égalité néfaste, devant la douleur, si elle n'est pas véritablement consolante, apporte cependant en nos âmes le sentiment de la résignation devant le sort commun...

CHAPITRE DLXXI

A U C A P...

Le « Glory », ayant à son bord Réginald Bury, Jacques Valbert et James Wells, — ce dernier n'ayant pas voulu repartir sans emmener son ami et celui-ci, ayant obtenu de ses chefs l'autorisation nécessaire pour un voyage en Afrique — cinglait dans l'Océan Atlantique, vers l'Afrique du Sud.

Déjà, l'on avait passé la ligne de l'Equateur, laissant loin derrière soi, l'Europe et les trois jeunes hommes, vêtus de toile blanche, allongés sur des rocking-



En tête d'un cortège nombreux, le tzar s'avance.

(p. 4695)

chair, jouissaient de la douceur du soir, seul moment où l'on put rester sur le pont sans fatigue.

— Si vous le voulez bien, avait dit Jacques Valbert, nous nous rendrons tout d'abord au Cap, puis de là à Prétoria et dans l'intérieur... J'ai besoin de justifier la charmante promenade que je fais en votre compagnie, vis-à-vis de mon journal...

— D'ailleurs, je n'ai rien contre un tel programme, répondit Réginald Bury; bien au contraire, je serais heureux de voir de près ces combattants boers qui, depuis plusieurs années tiennent en respect l'armée anglaise.

Quant à James Wells, qui n'avait pas encore repris goût à l'existence, il se laissait emmener où ses amis voulaient...

Parfois, dans les soirées étouffantes, il laissait échapper un long soupir et le journaliste savait que celui-ci préludait à une conversation dont Amy serait le sujet...

Sans cesse, le malheureux amant revenait sur les tristes épisodes de leur fuite d'Allemagne; il évoquait la pauvre Amy, pleine de vie, alors, et les heures dures par lesquelles, elle avait dû passer...

A ces moments-là, revenaient à l'esprit de Valbert les phrases prononcées par le chef :

— L'organisation d'espionnage allemand a reçu un coup dur; il lui faudra quelque temps pour se réorganiser; mais n'oubliez pas que vous devez ne pas perdre de vue Smolten...

Et c'était la raison secrète qui l'avait fait accepter cette croisière en Afrique australe, car Smolten avait été chargé de mission auprès de Cecil Rhodes, le colosse du Cap.

Aux dernières nouvelles, à Dakar, les trois jeunes gens avaient appris que celui que l'on appelait dans les

milieux diplomatiques « le Napoléon du Cap », était à la veille de succomber à l'usure tropicale.

Comme le grand Napoléon, Cecil Rhodes allait mourir, victime de surmenage cérébral, encore plus que de la perte de ses forces physiques.

Chacun dans leur genre, ces deux hommes avaient conçu une œuvre colossale. Napoléon I^{er} avait dominé l'Europe, et promené le drapeau français de l'Egypte à Moscou...

Depuis un siècle, le drapeau anglais flottait au Cap, quand Cecil Rhodes, avait conçu le rêve de le faire jalonner toute la traversée de l'Afrique, avec le rail continu et le fil télégraphique, celui-ci précédant celui-là...

Cecil Rhodes, voyant le but à atteindre, sans se préoccuper des moyens, conçut le coup de force qui, s'il avait réussi, pouvait lui faire croire qu'il aurait la jouissance du Transvaal par le simple effet d'un décret d'annexion.

Des entreprises du genre de celles du raid Jameson sont des parties qui doivent se gagner du premier coup, sous peine d'entraîner contre leurs auteurs, des répercussions dangereuses.

Prévenus des ambitions insatiables du haut commissaire britannique les Boers avaient employé à s'armer le temps que Cecil Rhodes mettait à se disculper devant l'opinion mondiale.

Car personne ne s'est trompé quant aux causes réelles de la guerre actuelle et les Anglais, moins que personne... C'est pour la plus grande Angleterre qu'a travaillé Cecil Rhodes.

Et si la Grande Bretagne a couvert tous les actes de son représentant au Cap, si elle l'a soutenu contre tout et contre tous; si elle s'est exposée à des conflits avec les principales puissances de l'Empire; si elle a dépensé trois milliards et sacrifié sans compter ses offi-

ciers et ses soldats, elle l'a fait pour une conquête qui peut lui donner plus que celle de l'Inde.

Homme d'Etat de grande envergure, Cecil Rhodes a voulu beaucoup plus que la possession des mines d'or et de diamant exploités sur des territoires indépendants. C'est la conquête de toute l'Afrique australe qu'il voulait et qu'il a fait poursuivre par ses concitoyens, sans souci des obstacles que l'admirable esprit d'indépendance d'un petit peuple leur oppose depuis trois ans.

Jacques Valbert et ses amis rêvaient... Il n'osait exprimer son opinion personnelle, car il n'oubliait pas que ses deux amis étaient anglais, mais ce fut Réginald Bury qui dit :

— Quel enseignement pour nous que celui que nous donnent ces pauvres Boers du Transvaal; ces colons de l'Orange et du Natal; ces 20.000 volontaires s'opposant, avec des moyens de fortune, à nos deux cent mille soldats!...

— Certes! dit Valbert; Cecil Rhodes n'avait pas prévu la résistance que les Burghers lui opposent et c'est sans doute cette résistance qui le tue dans son palais du Cap...

Quand le navire toucha au Cap, la ville était en effervescence. Une suspension d'armes venait d'être signée. L'héroïque résistance des Boers avait enfin fait naître dans l'esprit de leurs adversaires une autre conception de la situation : ils commençaient à voir en eux un peuple luttant pour son indépendance, au lieu de simples révoltés.

Il y avait à peine huit jours que nos voyageurs étaient arrivés dans la capitale de l'Afrique du Sud, et Jacques Valbert n'avait pu encore approcher le Napoléon du Cap, que celui-ci mourut...

Cette mort attendue par tous ceux qui le connais-

saient et savaient son état de santé précaire déjoua de nombreux projets...

Le journaliste français put voir Smolten, l'oreille basse, errer dans les rues de la ville... et envoyer dépêche sur dépêche à son gouvernement.

Et cette vue faisait naître un sourire de satisfaction sur les lèvres de Jacque Valbert.

Quelques jours plus tard, eut lieu la cérémonie des obsèques de Cecil Rhodes.

Après la bénédiction, donnée par l'évêque de Bechuanaland, la dépouille du Napoléon du Cap, fut, pour obéir à ses dernières volontés, transportée au delà de Buluwayo, en pleine Rhodésie.

Le grand homme devait avoir pour tombeau, un simple trou, creusé au sommet du kopje sur lequel, en 1893, fut signé la paix avec les Matabélés, assurant ainsi la fondation de l'empire anglais dans l'Afrique australe.

Et pour rendre les honneurs au grand chef blanc, les indigènes, au nombre de 2.000, s'alignèrent sur la hauteur et célébrèrent les obsèques à leur manière, c'est-à-dire, par des chants funèbres, des danses guerrières et l'immolation de quinze bœufs...

Du Cap, nos amis, précédés par Smolten, qui avait dû recevoir des ordres en conséquence, se rendirent à Prétoria où siégeaient les délégués des Boers et des Anglais...

Les conversations durèrent plus d'un mois; mais enfin, le 31 mai 1902, à 10 heures et demie du soir, le traité de paix était signé.

Il consacrait la capitulation des Boers. Le Transvaal et l'Orange cessaient d'exister en tant que républiques indépendantes et l'unité de la domination anglaise en Afrique du Sud se réalisait... Malheureuse-

ment, pour lui, Cecil Rhodes ne l'avait pas vue... Il était mort avant d'avoir vu se réaliser sa conception.

L'annonce de la paix avait été reçue à Londres avec une vive satisfaction.

Les commandos avaient déposé les armes et livré leurs chevaux, dont la plus grande partie, d'ailleurs, avaient été conquise sur les anglais. Puis, les hommes, harrassés s'étaient dispersés par petits groupes, franchissant les kopjes pour regagner les territoires où, avant la guerre, se trouvaient leurs fermes que le traité s'est engagé à reconstruire.

— *Vae victis!* murmura Jacques Valbert, en voyant passer un groupe de ces hommes, hâves, déguenillés, qui espéraient voir leur foyer se relever de ses ruines et qui s'en allaient, tête basse, ayant tout perdu, fors l'honneur.

Le journaliste avait expédié sa dernière dépêche à son journal; il avait appris que Smolten s'embarquait pour l'Europe le lendemain.

— Quand partons-nous? demanda-t-il à Réginald Bury.

— Quand vous voudrez, répondit celui-ci. Où voulez-vous aller...?

— Il importe que je rentre en Europe, le plus tôt possible; toutefois, nous pourrions faire encore une ou deux excursions dans le bled sud-africain; il ne faut pas que j'oublie tout à fait que vous êtes d'intrépides chasseurs...

Et, pendant deux journées, les trois jeunes gens s'enfoncèrent dans le bled transvaalien à la recherche du gibier.

Le soir, du deuxième jour, à Bloomfontein, ils comptaient à leur tableau de chasse, une douzaine de perdrix, de faisans ou de coqs de bruyères, trois lièvres et deux chevreuils...

Mais ils avaient raté quelques grosses pièces : un lion, entrevu dans une vallée et plusieurs sangliers. Un troupeau d'antilopes aussi leur avait fait la nique; quoiqu'il en fut, ils s'estimaient assez heureux du résultat.

Ils reprirent dès le lendemain, le train pour Prétoría où ils ne firent que passer... Deux jours plus tard, ils remontaient à bord du « Glory » qui reprit la route du Nord.

Ils devaient faire escale à Port-Saïd et rester quelques jours au Caire; puis tandis que Jacques Valbert rentrerait en France, les deux anglais prendraient la route des Indes.

CHAPITRE DLXXII

UN ETRANGE PRESSENTIMENT

Madame Zola avait pris son parti de la situation. Elle admettait que, désormais, le grand écrivain partagerait son affection et son temps entre son ménage et le nid douillet où il avait installé Jeanne et les deux petits.

L'auteur de « Fécondité » continuait de mener une lutte désespérée contre la meute de ses adversaires, qui s'acharnaient contre lui en tentant de déshonorer la mémoire de son père.

Il dépensait une somme énorme de travail, pour extraire des documents révélateurs de l'époque tout ce

qui pouvait servir à combattre les détracteurs de son père.

Et pour attendre son but il n'hésitait pas à faire appel même aux hommes les plus haut placés.

Mais il s'était engagé dans un labyrinthe inextricable, car les documents démontrant l'innocence de son père étaient vieux de plus d'un demi-siècle.

Pendant plus de cinquante ans, ils étaient restés ensevelis au fond de vieux coffres rouillés. Ils étaient devenus jaunes et poussiéreux. Il fallait l'amour d'un fils aussi dévoué pour ne pas perdre courage en face de ce labeur gigantesque.

Mais l'infatigable écrivain ne s'accordait pas une minute de repos. Il feuilleta tous ses vieux papiers de famille et classa même des documents remontant à l'époque de la révolution et de l'empire.

Avec une admirable patience, il profitait des moindres loisirs que lui laissait son œuvre littéraire pour mettre à profit tout ce qui pouvait laver le nom de son père des souillures dont on l'avait accablé.

Cependant, après des mois de ce combat impitoyable, il se sentit envahi par une lassitude tellement irrésistible qu'il alla se réfugier dans sa petite villa de Médan pour se consacrer entièrement à son travail.

Une immense amertume avait rempli son cœur car il voyait que ses efforts restaient infructueux.

Alors il se résigna : A quoi bon gaspiller des forces qui ne servaient à rien !

Emile Zola se consola avec son travail littéraire et se voua plus encore qu'auparavant à Jeanne et à ses enfants.

Ainsi, des mois s'écoulèrent...

Pour se distraire, il s'était mis à faire de la photographie. Une ardeur fanatique s'était emparée de lui et

il suivait avec enthousiasme tous les progrès de la daguerréotypie.

Il usa en particulier d'innombrables pellicules à photographier ses enfants.

Il s'était fait installer une chambre noire où il passait des soirées entières à développer les vues prises pendant la journée.

L'automne splendide de l'année 1902 le retint à Médan plus longtemps que d'habitude.

Ce ne fut que vers la fin du mois d'octobre, que les premiers froids le décidèrent à rentrer dans la capitale.

Il demanda à Jeanne de le suivre le lendemain avec les enfants. Alors elle se jeta à son cou et sanglota :

— J'ai peur Emile, j'ai terriblement peur! Ne vas pas à Paris. Reste encore ici avec moi. Restons encore quelques jours ou quelques semaines à la campagne avant de rentrer à Paris.

Impatienté, Emile Zola secoua la tête :

— Sois raisonnable, Jeanne! Ne te laisse pas aller devant les enfants!

— Je ne puis être raisonnable, Emile, car je me sens rongée par l'angoisse. C'est ici, tu vois — et elle pressa une main sur son cœur — c'est ici que je sens qu'une catastrophe effroyable te guette.

— Tu parles comme une exaltée. Je suis aussi bien portant qu'on peut l'être. Que veux-tu qu'il m'arrive à Paris?

Elle leva vers lui deux yeux infiniment tristes et voilés de larmes.

— Tu ne veux donc pas rester, Emile?

— Même si je le voulais. Jeanne, je ne le pourrais pas. Il faut enfin que je rentre à Paris! J'ai promis une visite à mon éditeur et il serait offensé si je remettais mon engagement. Il faut régler les détails de la publication de mon nouveau roman.

« Et puis, que dirais-je à Alexandrine ? Dois-je lui avouer que ma pauvre petite Jeanne a depuis quelque temps des idées un peu bizarres ?

Jeanne baissa la tête.

— Tu as raison, Emile, je suis stupide. Ne sois pas fâché avec moi. Cette peur insensée me vient de mon amour pour toi. Peux-tu me comprendre ?

L'écrivain eut un sourire plein de compréhension et de bonté :

— Mon enfant, je suis heureux de savoir que tu m'aimes. Mais je ne veux pas que tu sois inquiète à cause de moi. Les appréhensions exagérées appellent parfois le malheur. Nous portons en nous des forces secrètes dont nous ne nous doutons pas. Une chose est certaine : un optimisme inébranlable retient le bonheur tandis que la pusillanimité et les doutes le détruisent... C'est pourquoi, Jeanne, je voudrais te voir pleine de courage et d'ardeur... Rassure-toi, la vie nous réserve encore bien des années de bonheur... Il faut avoir foi en notre destin...

Une longue étreinte les joignit et ils échangèrent un long baiser.

Emile Zola pensa un instant qu'il ne pourrait jamais se dégager de cette étreinte....

Une mélancolie étrange montait en lui ; pendant ce bref instant où il tenait Jeanne dans ses bras, il lui sembla que le pressentiment néfaste qui hantait l'esprit de Jeanne pénétrait en lui.

Une terrible angoisse l'opressait et, lui, l'homme fort qui reconfortait sa compagne, un instant auparavant, il resta indécis un moment.

Il lui semblait qu'au fond de son cœur, une voix lui criait d'obéir au désir de son amie et de rester encore à Médan.

Mais pouvait-il laisser sa femme seule à Paris ?

Alexandrine lui avait écrit un mot pressant pour le prier de rentrer; il était aussi nécessaire qu'il fit certaines visites; d'ailleurs, l'hiver venait et, de toute façon, il faudrait abandonner la campagne.

Il se disait aussi qu'il avait de grandes obligations vis-à-vis de sa femme et qu'il ne pouvait la négliger; elle s'était montrée si bonne, si conciliante, si compréhensive qu'il ne pouvait vraiment pas la remercier de tant de bontés par un abandon complet.

Et, se rendant compte qu'elle souffrirait énormément s'il refusait de venir la retrouver, il refoula la voix de son cœur, embrassa encore une fois Jeanne et les enfants et, après leur avoir donné des instructions pour leur retour à Paris, il partit...



CHAPITRE DLXXIII

LE LENDEMAIN

Jeanne venait de pénétrer dans son petit appartement parisien et, aussitôt, elle poussa un profond soupir de soulagement.

Enfin, elle était de nouveau près de lui!...

Dans la soirée, elle le retrouverait, toujours aussi tendrement affectueux, toujours aussi bon...

Elle passa rapidement une blouse par-dessus ses vêtements, afin de défaire ses bagages et de faire manger les enfants.

Quand ceux-ci eurent fini de goûter, ils demandèrent à leur maman la permission de l'aider et celle-ci la leur accorda en souriant. Si bien que la maison fut bientôt pleine de petits cris et de rires joyeux.

Mais, soudain, la sonnette résonna.

Sans savoir pourquoi, Jeanne porta la main à son cœur.

Le terrible pressentiment de malheur qui l'avait poursuivie les jours précédents, revenait en elle.

Enfin, elle se ressaisit, enleva sa blouse et alla ouvrir:..

Louis Triouleyre, l'air grave et embarrassé, le chapeau à la main, se tenait sur le seuil.

— Comment c'est vous ? s'exclama la jeune femme. Comment est-ce possible ?... Vous saviez donc que nous allions revenir aujourd'hui de Médan ?...

Elle prit la main de l'ami de Zola et le fit entrer.

— Venez par ici, asseyez-vous, je vous en prie... Il y a bien longtemps que nous nous sommes vus... Comment va votre femme ?... Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas amenée ?...

Le jeune homme restait silencieux et, soudain, Jeanne remarqua combien son visage était pâle et grave et elle s'exclama, toute frémissante :

— Mon Dieu !... que se passe-t-il ?... Vous m'apportez de mauvaises nouvelles, j'en suis sûre... Parlez, parlez, je vous en conjure ! Qu'est-il arrivé à Emile ?... Oh ! mes pressentiments ne me trompaient pas !

Et la jeune femme serra à deux mains son cœur qui battait... Elle semblait prête à défaillir.

— Jeanne, calmez-vous, je vous en prie... De quelle nature étaient les pressentiments dont vous parlez ?

— Oh ! je ne voulais pas permettre à Emile de rentrer hier à Paris... Une voix intérieure me criait que le malheur l'y guettait... Mais il n'a pas voulu m'écouter...

Louis Triouleyre hocha tristement la tête :

— Nous ne devrions jamais rire des pressentiments féminins ; c'est une espèce de clairvoyance ; mais nous nous refusons toujours à y croire. Oui, hélas ! le malheur le guettait...

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria Jeanne, joignant les mains, dites-moi ce qui lui est arrivé ?

Louis Triouleyre posa sa main doucement sur le bras de Jeanne et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre apaisante :

— Calmez-vous, je vous en prie, Jeanne; pensez à vos enfants à qui vous vous devez...

— Mais encore une fois, que lui est-il arrivé?... Parlez, je vous en supplie!...

Louis Triouleyre jeta à la jeune femme un regard furtif.

Il semblait hésiter à parler. Puis, enfin il ouvrit la bouche, semblant chercher ses mots.

Mais au même instant, Jeanne poussait un cri strident qui glaça le sang dans les veines de son visiteur.

— Mon Dieu! Emile est mort!

Louis Triouleyre baissa la tête.

— Hélas! oui! Zola est mort!

Jeanne secoua la tête avec désespoir :

— Non... Non... ce n'est pas possible, pas possible... le destin ne peut pas être aussi dur que cela pour moi...

Louis Triouleyre la vit vaciller, prête à s'abattre, il la prit dans ses bras et la porta jusqu'au plus proche divan.

— Reposez-vous, Jeanne... Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir eu une autre nouvelle à vous apporter...

Elle serra un instant son front entre ses mains crispées; il lui semblait qu'elle glissait au fond d'un gouffre...

Le regard fixe et hébété, elle murmura :

— Mort!... Emile est mort!...

Et, encore une fois, elle secoua la tête négativement, comme si elle se refusait à admettre cette terrible nouvelle.

— Mais comment?... comment?... répétait-elle.

Triouleyre expliquait, à voix basse :

— C'est un terrible accident...

— Un accident? répéta Jeanne d'une voix éteinte.

— Oui... Comme hier au soir, il faisait très froid, on

avait allumé le poêle dans la chambre à coucher. Mais la cheminée était bouchée et l'oxyde de carbone s'est répandu dans la pièce. Ce matin, on a trouvé les deux époux sans connaissance...

— Sans connaissance?... Mais on n'a rien fait pour tenter de les sauver?...

— On les a transportés tous deux à l'hôpital et on a tout tenté pour les rappeler à la vie.

— Il vit encore?...

— Hélas! le zèle et l'acharnement des médecins restèrent infructueux... Emile Zola est mort vers dix heures ce matin....

Jeanne éclata en sanglots. Elle enfouit son visage dans ses mains et des larmes coulèrent entre ses doigts.

— Emile!... Oh! mon Emile....

Louis Triouleyre se détourna, car ce cri de douleur lui poignardait le cœur.

Il aurait voulu la consoler, mais il ne trouvait pas de paroles. D'ailleurs, qu'aurait-il pu dire?

Il n'y a pas de consolations pour de pareilles douleurs. Il fallait attendre l'action apaisante du temps et le soulagement bienfaisant des larmes...

Au cri d'indicible détresse poussé par leur mère, les deux enfants accoururent. Timidement, un doigt dans la bouche, fixant sur elle des grands yeux étonnés, ils s'arrêtèrent à la porte. Voyant qu'elle pleurait, ils s'approchèrent craintivement et prirent ses mains :

— Maman, pourquoi pleures-tu? demanda Denise, d'une voix apeurée.

Jeanne chancela. Elle serra ses deux enfants contre elle et cria :

— Pleurez avec moi, pleurez avec moi, car aujourd'hui vous avez perdu ce que vous aviez de meilleur sur terre. Oh! mes enfants, mes pauvres enfants! Votre père n'est plus.